

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

E. LEVASSEUR

La quatrième session de l'Institut international de statistique et l'Exposition de Chicago

Journal de la société statistique de Paris, tome 34 (1893), p. 446-455

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1893__34__446_0

© Société de statistique de Paris, 1893, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III.

LA QUATRIÈME SESSION DE L'INSTITUT INTERNATIONAL DE STATISTIQUE ET L'EXPOSITION DE CHICAGO.

Conformément à une résolution qu'avait prise l'Institut international de statistique, à Vienne, en 1891, la session de 1893 s'est tenue à Chicago. L'Institut international, vous le savez, avait été invité par le Comité organisateur de l'Exposition et par le général F. A. Walker; M. Gould avait été chargé de présenter l'invitation. Le président de l'Institut international, sir Rawson W. Rawson, n'avait pas pu se décider à faire le voyage d'Amérique; c'est pourquoi le bureau, après consultation des membres de l'Institut international, a déferé au général Walker le titre de président adjoint et lui a confié le soin de préparer, en Amérique, la session de Chicago. Le général a constitué un secrétariat et des comités et il a choisi pour secrétaire général M. E. R. L. Gould. Des deux vice-présidents, l'un, M. Lexis, était retenu en Europe par de graves raisons de famille; je me suis cru d'autant plus obligé d'assister à la session de Chicago pour y représenter le bureau et la

tradition. Pendant que j'étais retenu à Boston par les suites d'une opération chirurgicale, je me suis occupé, avec le général Walker et M. Gould, d'arrêter le programme de la session.

La session s'est tenue dans les bâtiments de l'Université de Chicago, qui avait offert gracieusement l'hospitalité à l'Institut international et qui même, pendant le temps des vacances, avait mis les chambres de ses dortoirs et son réfectoire à la disposition des membres de cet Institut et de plusieurs congrès scientifiques ou artistiques. Elle s'est tenue du lundi 11 septembre au vendredi 15; dix membres européens, douze membres américains et des invités appartenant aux États-Unis ou à des nations européennes y ont pris part. Parmi les membres européens étaient trois Français, MM. Bertillon, Turquan et Levasseur; le secrétaire général de l'Association, M. L. Bodio, était venu d'Italie avec M. Bosco; d'Angleterre, MM. Craigie, Bateman et Hendricks; d'Allemagne, M. Laspeyres; de Norvège, M. Kiær. Le général Walker a présidé avec beaucoup de tact; M. Gould, qui avait déployé beaucoup de zèle pour préparer la session, n'a pas peu contribué à en assurer le succès.

Dans la séance d'ouverture, le D^r Harper, président de l'Université de Chicago, a souhaité aux membres de l'Institut international la bienvenue au nom de l'Amérique, de Chicago et de l'Université. Le général Walker a souhaité, à son tour, la bienvenue à l'Institut international de statistique de la part de l'« American statistical association » dont il est le président; il a dit que la présente session était une bonne fortune pour les États-Unis qui s'intéressent à la statistique, qui dépensent pour la faire beaucoup d'argent, mais dont les publications ont encore de graves défauts, conséquence de l'absence de service civil régulièrement organisé, de l'immense étendue du territoire et du manque d'instruction solide en statistique. M. Carroll D. Wright, commissaire du Département du travail, a souhaité la bienvenue au nom du Gouvernement fédéral et des trente et un bureaux de statistique du travail des États-Unis; il a invité les membres de l'Institut international à voir le bureau et à étudier les travaux de la statistique américaine; elle a, a-t-il ajouté, plusieurs conquêtes à faire, entre autres celle des législateurs, celle du public qu'il faut convaincre de l'utilité de la statistique, et M. Levasseur a remercié les précédents orateurs au nom de l'Institut international dont il a rappelé brièvement les origines, le but et les travaux en citant les noms de Quetelet, d'Engel, etc., et en disant tout ce que devait cet Institut international à son président, sir Rawson W. Rawson, et à son secrétaire général, M. Bodio. M. Bateman a parlé au nom de l'Angleterre; M. Laspeyres, au nom de l'Allemagne; M. Bodio, au nom de l'Italie.

Dans l'après-midi du lundi, les comités se sont réunis pour discuter et arrêter leurs résolutions. Les jours suivants ont eu lieu les séances générales dans lesquelles ont été lus et discutés les mémoires et les rapports. La Société de statistique m'avait chargé de présenter, en son nom, la notice qu'elle avait préparée pour l'Exposition et pour la session de l'Institut international; je me suis acquitté de ma mission et j'ai rappelé la coïncidence qui existe entre le 25^e anniversaire de notre Société et la fondation de l'Institut international de statistique.

Je n'énumérerai pas les trente-deux communications qui étaient inscrites à l'ordre du jour et qui ont été presque toutes régulièrement faites (1). Les conclu-

(1) M. Levasseur a présenté la seconde partie de son Rapport sur la *Statistique de l'enseignement*

sions de la plupart de ces rapports avaient été imprimées et ont été distribuées au commencement des séances; elles se trouveront dans le compte rendu sommaire qui doit être publié en Amérique par les soins des Américains. Vous savez que la langue française est d'ordinaire la plus usitée dans les séances de l'Institut international de statistique et qu'elle est pour ainsi dire la langue officielle de son *Bulletin*; cependant il avait été convenu qu'à Chicago on se servirait, par exception, de la langue anglaise et c'est, en effet, dans cette langue qu'ont écrit presque tous les rapporteurs et que la plupart des orateurs ont parlé.

Le compte rendu *in extenso* sera publié, comme d'ordinaire, avec les procès-verbaux en français, dans le *Bulletin de l'Institut international de statistique*.

Le mercredi, l'« American economic association » a tenu deux séances publiques auxquelles ont été invités les membres européens de l'Institut international de statistique, et le soir les membres américains des diverses sociétés savantes qui avaient pris part aux travaux de la semaine ont invité les membres européens à un banquet que présidait le général Walker.

Les mémoires ou rapports présentés émanaient de savants compétents. Toutes les séances ont été utilement remplies et les Européens ont eu à se louer de l'accueil cordial que leur ont fait les Américains et des liens de confraternité scientifique qu'ils ont noués avec eux.

À la dernière séance les membres du bureau sortant ont été réélus. On n'a pas, faute de proposition régulièrement faite, arrêté le lieu de la prochaine réunion, laissant au bureau le soin de décider cette question. Plusieurs membres — je suis du nombre, — témoins du développement qu'a pris la statistique et du nombre considérable des publications que font les quarante-quatre États et le Gouvernement fédéral de la grande République, ont pensé que, si d'Amérique il n'était pas possible d'administrer les intérêts scientifiques de la statistique en Europe, il n'était pas non plus possible d'administrer d'Europe ceux de l'Amérique, qu'il convenait, en conséquence, de donner à l'Amérique une représentation permanente dans le Bureau de l'Institut international, que c'était le moyen de consolider et de resserrer les liens qui unissent les statisticiens des deux mondes, et ils ont proposé, de porter le nombre des vice-présidents à trois, dont un serait Américain. C'est une proposition qui doit être étudiée et qui sera présentée, s'il y a lieu, dans les formes déterminées par les statuts, à la prochaine session.

M. Coste, notre Président, voulait bien, tout à l'heure, à table, dire que je rapportais de mon voyage des documents et des observations. Je me tiens à la disposition de la Société pour lui communiquer ceux qui pourront l'intéresser. Toutefois, je ne lui parlerai pas encore de la condition des ouvriers, sur laquelle l'Académie des sciences morales et politiques m'a chargé de lui présenter un rapport; je ne dois aborder cette question qu'après avoir étudié tous les matériaux que j'ai rapportés ou qui, depuis mon retour, m'ont été adressés directement à Paris, grâce surtout à l'obligeance de M. Carroll D. Wright; c'est une étude qui m'occupera plusieurs mois. Je vous parlerai, si vous le jugez utile, de l'organisation de la statistique, particulièrement de la statistique agricole qu'a fondée M. Dodge, de la statistique de l'instruction dont M. W. T. Harris est aujourd'hui le commissaire, et

primaire. Dans cette partie, le chapitre relatif aux États-Unis occupe à lui seul 83 pages de manuscrit. M. Levasseur a lu seulement les conclusions de ce rapport sous le titre de « *Comparative statistics of primary education* ».

surtout de la statistique du travail, qui me fournit une énorme quantité de matériaux pour mon rapport à l'Académie; cette dernière statistique est faite par le Département du travail, créé et dirigé avec autant de haute impartialité que de compétence scientifique par M. Carroll D. Wright, et par les bureaux de statistique du travail qui existent aujourd'hui dans trente et un États. Mais je vous demande la permission de remettre ces communications à une autre séance dans laquelle nous aurons plus de temps. Je me bornerai à vous dire aujourd'hui quelques mots de l'Exposition.

Je désirerais corriger l'impression qu'ont faite en France les articles publiés dans quelques journaux parisiens à propos de cette Exposition (1). On a dit que c'était « un four » et la masse du public, qui n'est pas suffisamment renseignée, a accepté cette condamnation. Elle est tout à fait injuste.

Il suffit d'un chiffre pour détromper des statisticiens. Je viens de recevoir du Commissariat français une lettre qui me donne le nombre total des entrées depuis l'ouverture jusqu'à la clôture de l'Exposition : il est de 27,539,521 dont 21,480,141 admissions payantes et 6,059,380 admissions gratuites (2). Je sais bien que des Américains avaient imprimé dans des brochures semi-officielles que, si l'Exposition de 1889, à Paris, avait compté 28 millions d'entrées, celle de Chicago en compterait 35, et qu'il y a eu sous ce rapport un mécompte. Mais on ne saurait taxer d'insuccès une Exposition qui a attiré 27 millions et demi de visiteurs. C'est, au contraire, un grand succès, surtout quand on songe que Chicago est situé loin des océans, au centre d'un continent dont la population n'est pas encore très dense et que si, de Chicago et de Paris comme centres, on traçait deux grands cercles d'un rayon de 1,500 kilomètres sur la carte, celui de Paris enserrerait une population de plus de 260 millions d'âmes et celui de Chicago une population de moins de 70 millions.

L'Exposition de Chicago était très vaste. Les citoyens de cette grande ville, qu'on n'a pas surnommée sans quelque raison « The City of wind », ne sont pas toujours arrêtés par les bornes de la vérité dans l'élan enthousiaste de leur admiration, et leur réclame ne respecte pas toujours les chiffres. Dans un volume intitulé *A Week at the Fair*, guide très complet qui m'a servi de *vade-mecum*, se trouve un tableau comparatif de toutes les expositions universelles. La superficie de celle de 1889, à Paris, est portée pour 173 acres et la superficie de celle de Chicago pour 1,037. Or, l'*Official Directory of the World's Columbian Exposition* (p. 197) porte 238 pour Paris et se contente de 633 acres pour Chicago. 238 est bien le nombre donné

(1) Cette première impression est restée; comme l'Europe reçoit surtout par New York ses nouvelles des États-Unis et que les journaux de New York étaient peu bienveillants pour l'Exposition de Chicago, elle a été plutôt confirmée que rectifiée.

(2) J'avais reçu de M. Duchanoy, ingénieur des mines et commissaire français, une lettre datée du 10 novembre me faisant connaître le nombre des entrées. Quelques jours après j'ai reçu une lettre du baron de Batz me transmettant une lettre du surintendant de l'Exposition. Voici le texte de cette lettre : « Dear Sir, A know ledging receipt of your letter of november 10th. The total admissions from may 1th to october 30th inclusive as follows :

Paid admissions	21,480,141
Free admissions	6,059,380
Total	27,539,521

« A detailed report has not yet been prepared. We are arranging it as soon as ready will have copies printed and will take pleasure in furnishing you with one. Very truly yours

« Horace TUCKER, *superintendent.* »

par l'administration française et 633 est peut-être encore exagéré ; un calcul sommaire de superficie que j'ai fait sur le plan de l'Exposition — calcul dont je ne garantis pas la parfaite exactitude — ne m'a donné, Midway-Plaisance compris, que 550 acres. Quoi qu'il en soit, c'était un très vaste champ d'exposition, probablement plus de deux fois et demie grand comme l'Exposition de Paris. Du nord au sud les deux extrémités étaient séparées par une distance de 2 kilomètres et demi, et de l'entrée de Midway-Plaisance au bord du lac, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, la distance était aussi de 2 kilomètres et demi.

L'Exposition était non seulement vaste ; elle était très remarquable et d'un grand effet.

Elle occupait un parc, Jackson Park, situé au sud de la ville, sur les bords du lac, et relié à Washington Park par un boulevard long d'un mille et large de 600 pieds, Midway-Plaisance. Dans Jackson Park on trouvait, il y a deux ans, quelques belles allées d'arbres, des broussailles, des marais. Les architectes ont approfondi les parties basses en se servant des terres pour remblayer le reste du terrain ; ils ont fait pénétrer l'eau du lac dans des lagunes, des canaux, des bassins qui, avec leur bordure de gazon, de feuillage ou de pierre et leurs ponts, donnaient à l'ensemble un caractère original et charmaient l'œil ; des gondoles vénitiennes et des bateaux à moteur électrique animaient ces eaux et facilitaient la circulation des visiteurs ; un chemin de fer circulaire (Intramural elevated railway) construit à la hauteur à peu près d'un second étage sur piliers en fer et mû par l'électricité, facilitait beaucoup plus encore la circulation, mais n'empêchait pas que les distances ne rendissent la promenade fatigante. On accédait à l'Exposition par deux chemins de fer, par un service de bateaux à vapeur et par plusieurs lignes de tramways. Toute la journée, surtout dans la matinée, les « cars » étaient bondés de voyageurs, assis, debout dans l'intérieur ou sur les marchepieds. Les Américains ne connaissent pas le « complet » de nos omnibus, ils montent tant qu'il est matériellement possible de tenir. Système bien incommode, peut-on dire ; sans doute il paraît incommode à ceux qui, arrivés les premiers, aimeraient mieux rester assis à l'aise ; mais il est commode pour ceux qui ne sont pas condamnés à attendre parce que les sièges sont occupés, et somme toute, les Américains, qui sont toujours pressés, ont de bonnes raisons pour préférer leur système. Chaque peuple a ses mœurs ; il faut les comprendre avant de les juger.

L'Exposition, dont je regrette de n'avoir pas apporté le plan (1), se composait de deux parties distinctes, Midway-Plaisance et l'Exposition proprement dite. Midway-Plaisance était le champ de foire, « World's Columbian Fair », où, sur une longueur d'un kilomètre et demi, s'étaient des deux côtés de l'avenue les baraques de saltimbanques, les brasseries, restaurants et concerts, les montreurs de bêtes, les théâtres, les verreries en activité, les villages sauvages ou autres, village javanais, village germain du moyen âge, village irlandais, le vieux Vienne, rue du Caire. Les organisateurs de Midway-Plaisance avaient puisé une partie de leurs inspirations dans les souvenirs de l'Exposition de 1889 à Paris. Ils avaient réussi à faire un champ de foire vraiment intéressant dans certaines parties, comme le village germain et le vieux Vienne, et très animé par la foule qui s'y pressait. L'objet qui attirait de loin les regards était surtout une grande roue de 80 mètres de diamètre

(1) M. Turquan dessine au tableau noir le plan général de l'Exposition.

supportée par une monture si légère qu'elle semblait être un défi aux lois de la stabilité et qui cependant a fait faire sans accident des ascensions circulaires à des millions de curieux : les Américains avaient voulu créer quelque chose de plus étonnant que la tour Eiffel et ils déclaraient y avoir réussi.

Quand de Midway-Plaisance on pénétrait sur le terrain de l'Exposition proprement dite, on se trouvait d'abord en face du Palais de la Femme, « Woman's Building ». Les lignes architecturales de ce bâtiment, disposées avec harmonie par la jeune femme qui en a été l'architecte et qui a été bien secondée dans la décoration et la sculpture par d'autres femmes artistes, devaient paraître plus nouvelles aux Américains du Far-West qu'aux Européens et surtout aux Italiens qui y voyaient une fidèle et gracieuse imitation de la Renaissance.

Tous ces bâtiments, à l'exception du Palais des moyens de transport et des constructions particulières, étaient peints en blanc. L'uniformité de cette couleur, qui tranchait avec la teinte brique de la ville, convenait très bien au genre d'architecture ; malgré une certaine monotonie, elle donnait incontestablement un air de noblesse à l'ensemble ; elle avait fait donner à l'Exposition le nom de « White City ».

Tous aussi, à très peu d'exceptions près, reproduisaient (comme le Palais de la Femme) des modèles de l'art classique, grec, romain, italien, français, espagnol. Le Palais des beaux-arts, « Arts galleries », avec ses deux annexes latérales et, en façade, son portique à six colonnes flanqué en retraite de deux longues colonnades d'ordre ionique, était, quoiqu'un peu sec, un des plus purs échantillons du style grec. Nous n'énumérerons pas tous les grands bâtiments ; il paraît, d'après le guide officiel, qu'il y en avait 28, sans compter les bâtiments particuliers des quarante-quatre États de la fédération et ceux des États étrangers, et qu'ils abritaient sous leurs toitures 157 acres. Un des plus remarquables par l'originalité du plan et des détails d'ornementation, le Palais des pêcheries, déployant la longue file de ses arceaux et en aile deux pavillons ronds reliés au corps principal par une galerie en manière de cloître, était une imitation ingénieuse de l'époque romane en Espagne. C'est aussi à l'architecture espagnole, mais à l'époque de la Renaissance, qu'était empruntée la façade du Palais des machines. Les deux clochers de cette façade semblaient annoncer une église plutôt qu'un outillage industriel ; mais les architectes de l'Exposition n'avaient pas été arrêtés par cette considération, préoccupés avant tout de faire admirer des extérieurs monumentaux et ils avaient peut-être voulu faire songer au pays d'où est parti Christophe Colomb. Le Palais des machines occupait un des côtés de la grande cour d'honneur et faisait face au Palais de l'électricité et à celui des mines qui n'étaient pas moins dignes de remarque. Au centre de cette cour se dressait, à une hauteur de 275 pieds, le Palais de l'administration, que beaucoup d'Américains regardaient comme le chef-d'œuvre de l'Exposition ; dôme majestueux en effet, qui rappelait dans de plus amples proportions le dôme central du Champ-de-Mars en 1889. Toutefois ce chef-d'œuvre avait un défaut : quand on pénétrait dans l'intérieur, on ne trouvait sous son énorme voûte que le vide ; les services d'administration étaient relégués dans les piliers d'angle ; le dôme n'était pas le couronnement d'un ensemble, il se dressait isolé dans les airs pour se montrer lui-même en formant dans la perspective générale le pendant des dômes du Palais du Gouvernement fédéral et de celui de l'Illinois.

Le plus grand bâtiment était le Palais des manufactures et des arts libéraux :

il mesurait 1,687 pieds en longueur et 787 en largeur, couvrant de sa toiture vitrée 30 acres et demie (plus de 12 hectares) : « The largest roofed building that ever was erected and the world's architectural wonder », disait avec orgueil le Guide. Quelques-unes des mesures comparatives qu'il donnait, pour frapper l'imagination des Américains, valent la peine d'être citées : la colonne Vendôme, mise sur un piédestal de 70 pieds, n'aurait pas atteint le toit ; la grande cheminée de la New York Steam Heating C^o ne l'aurait dépassé que de dix pieds ; on aurait pu y installer à l'aise six jeux de base-ball ; l'armée russe tout entière aurait pu être mobilisée sous son abri (1). Cette immense construction n'était pas sans défaut : l'intérieur n'avait pas une majesté correspondante aux proportions de l'édifice et le plancher du premier étage reléguait dans l'obscurité une partie du rez-de-chaussée. Mais l'extérieur était vraiment grand. La répétition des mêmes motifs est un moyen de produire un effet en architecture, et la file indéfinie des arcades des façades bornées aux quatre angles par de hauts portiques et au centre par des portes monumentales était d'un effet puissant.

Un des côtés de ce palais faisait face au Palais de l'agriculture. Il en était séparé par un bassin long d'environ 1,500 pieds aux extrémités duquel s'élevaient d'un côté le Palais de l'administration et une fontaine monumentale, d'un modelé grêle, de l'autre un beau portique à quatre rangs de colonnes surmonté d'un char triomphal, et derrière, l'immense nappe du lac Michigan. Ce bassin d'un demi-kilomètre de long, bordé de pelouses vertes et encadré de blanches colonnades ou arcades, était d'un effet grandiose le jour, quand le soleil en dessinait vigoureusement les lignes, et plus encore la nuit quand il était illuminé de cordons de lumière électrique.

Faire grandiose était l'ambition des Américains. En tout, Chicago aspirait à produire la chose « the best, the greatest, the largest in the world ». Ils avaient réussi à faire plus grand que dans aucune autre exposition ; dans le panorama du grand bassin ils avaient certainement réussi aussi à faire très beau et l'étendue même était un élément de cette beauté.

Plusieurs fois des habitants de la « City of wind » m'ont demandé : « l'Exposition de Chicago est-elle plus belle que celle de Paris ? » convaincus eux-mêmes qu'elle l'était, mais désireux de connaître le jugement d'un étranger : « Elle est plus grande et elle est très belle, répondais-je ; mais ce sont deux expositions qu'on ne peut pas comparer. » En effet, un architecte français qui apporterait, dans les dimensions plus restreintes d'une exposition à Paris et sans le contraste des vastes pièces d'eau de Jackson Park, un dessin tout fait d'extraits classiques et le proposerait pour une exposition universelle au Champ-de-Mars, serait renvoyé, comme un écolier, à l'École des beaux-arts ; on veut une œuvre originale, neuve à quelques égards, dùt l'artiste payer de quelques fautes son originalité. Les fautes ne manquaient pas à Chicago ; mais l'idée de prendre le classique comme type procédait — c'est du moins mon avis — d'une vue juste de la situation. Malgré la facilité avec laquelle les Américains traversent l'Atlantique, le nombre de ceux qui connaissent l'Europe est une quantité infinitésimale dans la masse d'un peuple de plus de 65 millions d'âmes aujourd'hui. Ce peuple, surtout dans le centre et dans l'ouest, n'avait guère vu jusque-là que les constructions monotones de briques

(1) *A. Week at the Fair*, p. 132.

ou de bois de ses villes et de ses campagnes et, çà et là, de somptueuses maisons de pierres très confortables à l'intérieur, mais lourdes ou bizarres de forme à l'extérieur.

L'occasion s'offrait de placer sous ses yeux les modèles purs de l'art classique, dans des proportions capables de frapper l'imagination. Les architectes en ont profité et ils ont eu raison. Les personnes qui ont vu l'Exposition de Philadelphie en 1876 et celle de Chicago en 1893, ont pu apprécier la différence énorme qui les sépare l'une de l'autre au point de vue de l'art. Les tableaux du Palais des beaux-arts en fournissaient un témoignage irrécusable et les professeurs que j'ai consultés ont été d'accord pour dire que les États-Unis faisaient depuis dix ans de sérieux progrès dans l'étude du dessin. Les millions d'Américains qui sont venus visiter la « White City » ont certainement beaucoup admiré ces palais féeriques, s'inquiétant peu si les colonnes et les sculptures étaient de staff au lieu de marbre ; ils ont reçu « une leçon de choses » qu'ils n'oublieront pas et le spectacle dont ils conservent le souvenir exercera très vraisemblablement une influence heureuse sur la direction du goût aux États-Unis.

Cette décoration n'avait toute sa valeur que lorsqu'elle était éclairée par le soleil et que les arêtes se détachaient sur un ciel bleu. Le temps lui a été favorable ; car de juin à la fin de septembre il a plu très rarement. Quand la pluie tombait, le lac était gris, les lignes architecturales étaient estompées et les abords du World's Fair étaient noyés dans la boue. C'est dans ces conditions défavorables que l'ouverture s'est faite au mois de mai ; circonstance qui, jointe à l'état de l'Exposition même, alors très incomplète, explique — en partie du moins — la mauvaise humeur de reporters de journaux européens, qui ont écrit sous la première impression.

Les exposants — je ne parle que des Français — qui sont restés jusqu'au dernier jour, ne sont pas non plus des juges dont on puisse accepter les arrêts sans examen. Beaucoup ont eu des difficultés soit avec la douane, soit avec l'administration ; ils avaient fait de grands frais et ils ont peu ou point vendu ; leurs articles étaient en général trop chers, peut-être d'un goût trop délicat pour la foule, peut-être, aussi, peu accommodés aux usages de la vie et à l'ameublement des Américains.

Sans doute l'intérieur de l'Exposition prêtait à certaines critiques. Il y avait des bâtiments qui ne semblaient faits que pour le décor et dans lesquels on ne trouvait que des chaises pour s'asseoir ; mais ces lieux de repos étaient pour la plupart des palais, construits par les États, qui servaient de rendez-vous à leurs citoyens. Il y avait des objets exposés en double et même en triple exemplaire. La grandeur des bâtiments rendait la visite fatigante. Néanmoins j'ai trouvé cette exposition très variée et très instructive. Jamais il n'avait été donné de voir groupés en un même lieu, par ordre de matières ou par ordre géographique, toutes les productions de l'agriculture, des mines, de l'industrie, des sciences et des arts aux États-Unis. Chaque palais avait son genre particulier d'intérêt. Dans le Palais des arts et manufactures, l'industrie américaine occupait une place très honorable ; cependant je n'ai pas conçu une idée de sa puissance aussi saisissante en regardant ses produits à travers la glace d'une vitrine que lorsque j'ai été témoin, dans les manufactures mêmes, de l'énergie de ses moyens de production. Après ce palais, je citerai celui des moyens de transport où l'Amérique brillait plus que toutes les autres nations, le Palais des mines où le géographe n'avait pas moins à apprendre que l'ingénieur,

le Palais de l'électricité dont l'emploi est si varié et si considérable aux États-Unis, le Palais des machines, le Palais de l'agriculture où s'étalait, à côté des produits de la gigantesque manufacture de céréales et de viande qu'on nomme États-Unis, sa machinerie agricole, la première du monde, celui de l'horticulture qui se distinguait par les fruits plus que par les fleurs, le Palais de l'anthropologie qui était un des plus curieux pour l'archéologue, le Palais du Gouvernement, riche en expositions officielles très intéressantes, entre autres celles du Geological Survey qui avait eu l'heureuse idée de représenter en grandeur naturelle l'expédition polaire de Greeley au moment du retour du lieutenant Lookwood, du Smithsonian Institut qui avait envoyé sa belle collection de types indiens, du Census avec les registres originaux du recensement de 1890, du bureau de l'éducation, etc., le Palais des beaux-arts où la France et le Japon tenaient, à mon avis, le premier rang par l'originalité du talent, mais où l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, etc., étaient dignement représentées et où les États-Unis se révélaient avec un certain caractère propre et un solide acquis dans les écoles de Paris, de Munich et de Berlin. Pour donner une idée de ces expositions, il faudrait un volume. Vous pourrez la prendre, Messieurs, particulièrement pour les arts et manufactures, dans le rapport détaillé que vient de publier M. Lourdelet, membre délégué de la chambre de commerce de Paris à l'Exposition de Chicago.

À côté des États-Unis, plusieurs nations d'Amérique avaient aussi des expositions qui, quoique bien moins complètes, étaient instructives : notamment le Canada, le Brésil, la République Argentine, le Venezuela, Haiti ; mais plusieurs de ces États en avaient fait une plus importante à Paris, en 1889.

Parmi les nations européennes, l'Allemagne était, incontestablement, l'exposition la plus considérable : par le vieux village allemand, par le pavillon de l'usine Krupp, par la variété des objets exposés dans divers palais, surtout dans celui des arts et manufactures (où l'exposition de l'éducation était, entre autres, remarquable) ; le Gouvernement allemand avait compris l'intérêt qu'il avait à flatter l'amour-propre national dans une ville où la race allemande a 400,000 représentants et dans un pays où elle compte ses enfants par millions. La France, qui dans plusieurs palais avait un rôle trop effacé, brillait, par l'élégance, dans le Palais des arts et manufactures, par le talent dans celui des beaux-arts et, par son exposition des souvenirs de Lafayette, elle attirait les visiteurs dans son palais particulier, placé trop loin du centre de l'Exposition.

Quand on questionnait des hommes spéciaux sur la valeur intrinsèque d'une des branches de l'Exposition, de l'industrie proprement dite, l'enthousiasme n'était pas, en général, la note dominante dans les réponses. Une grande montre de force, disaient les électriciens, mais pas d'invention saillante. Les mécaniciens parlaient de même ; un très puissant outillage mécanique, qui a augmenté en quantité, mais que nous connaissions déjà, disaient les agriculteurs. Je ne suis que médiocrement étonné de ces réponses : beaucoup de grands industriels américains avaient refusé de participer au « World's Fair » ; les Américains, d'ordinaire, n'aiment pas à montrer leurs procédés de fabrication, quoiqu'ils ouvrent libéralement leurs ateliers aux personnes qui leur paraissent dignes de leur confiance. En outre, les expositions universelles sont, aujourd'hui, trop rapprochées les unes des autres pour qu'il y ait chance de voir apparaître chaque fois des découvertes capables de renouveler la face d'une industrie. Il y avait cependant nombre de perfectionne-

ments de détail à noter : je n'en citerai qu'un, la machine à composer et cliquer automatiquement en mobiles.

Ce que les organisateurs de l'Exposition se proposaient avant tout, c'était de donner au peuple américain et au monde entier le spectacle de la puissance de leur pays et de ses progrès économiques. Ils y ont réussi par la grandeur même de l'Exposition et de ses palais, par la majesté de son architecture, par la masse énorme et variée de ses produits en tout genre, rivalisant avec les produits similaires de l'Europe et les écrasant même par le nombre (1). Les Américains ont conçu de leur nationalité une idée superbe; il faut reconnaître que le rapide développement de leur richesse et de leur civilisation, qui est un des faits les plus considérables de l'histoire du monde au XIX^e siècle, autorise leur confiance en eux-mêmes et excuse un peu de vanité. L'Exposition de Chicago confirmera certainement cette idée et augmentera cette confiance. L'Amérique exporte plusieurs milliards de francs de denrées agricoles; le jour n'est pas éloigné où elle exportera aussi, en masse, ses produits manufacturés; ce jour-là il y aura une plus grande variété et une plus grande abondance de richesses sur les marchés du monde.

Mais pourquoi, si les Américains se sentent si forts chez eux et aspirent à se répandre au dehors, restent-ils encore claquemurés derrière les barrières du bill Mac Kinley ? Quoi qu'il arrive de cette question commerciale et quelques critiques que l'on puisse faire, sous certains rapports, à l'Exposition universelle de Chicago, elle est et elle restera un des grands faits de l'histoire économique des États-Unis.

J'ai voulu vous donner, ce soir, mes chers collègues, une idée sommaire de cette Exposition et de l'impression que j'ai ressentie en la visitant. Je bornerai là cet aperçu; il faudrait plusieurs soirées pour l'examiner en détail.

Je vous ai dit que je ne parlerais pas aujourd'hui de la statistique de l'agriculture, de la statistique de l'éducation et surtout de celle du Département du travail qui intéresse tout particulièrement notre Société. L'heure est trop avancée. Je me borne à vous dire que, partout où je me suis présenté pour chercher des renseignements, j'ai été accueilli avec bienveillance, que les chefs des bureaux de statistique du travail que j'ai vus dans divers États, particulièrement M. Wadlin à Boston et M. Powers à Saint-Paul, j'ajouterai M. Gould à Baltimore qui est chargé d'une mission spéciale par le Département du travail, se sont empressés à me guider dans mon enquête et que je suis reconnaissant de l'assistance cordiale que m'ont prêtée M. Dodge, ex-statisticien de l'agriculture, M. W. T. Harris, commissaire de l'éducation, et M. Carroll D. Wright, commissaire du Département du travail et en même temps aujourd'hui surintendant du Census.

E. LEVASSEUR,
de l'Institut.



(1) L'espace réservé dans les bâtiments, à l'exposition américaine était de 1,420,000 pieds; l'espace réservé aux expositions étrangères était de 1,787,000 pieds (*A Week at the Fair*, 36).